

## Carnavalesque Hage

*Carnaval de Rawi Hage*, traduit de l'anglais par Dominique Fortier, Alto, 384 p.

Daniel Grenier

---

Number 249, Summer 2014

La littérature canadienne en question(s) ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72321ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Grenier, D. (2014). Carnavalesque Hage / *Carnaval de Rawi Hage*, traduit de l'anglais par Dominique Fortier, Alto, 384 p. *Spirale*, (249), 42–43.

# Carnavalesque Hage

PAR DANIEL GRENIER

## CARNAVAL

de Rawi Hage

traduit de l'anglais par Dominique Fortier

Alto, 384 p.

Le premier roman de Rawi Hage, *De Niro's Game (Parfum de poussière)*, est paru en traduction française aux Éditions Alto en 2007, deux ans après la fondation de celles-ci, à Québec, par Antoine Tanguay. Nul doute que le succès critique et populaire retentissant qu'a connu ce livre a participé à la légitimation de la jeune maison d'édition, qui a depuis lors multiplié les bons coups en faisant découvrir de jeunes talents tout en valorisant des œuvres plus difficilement accessibles au public québécois.

Dès le début, il semble y avoir eu chez Alto un désir de briser la barrière des deux solitudes et d'offrir au lectorat francophone un accès à des œuvres canadiennes-anglaises pleines de mérites injustement laissées de côté. Ainsi, des écrivains reconnus internationalement et publiant à Toronto, comme Thomas Wharton, Clint Hutzulak ou Paul Quarrington, sont rapidement entrés dans le catalogue (traduits par Sophie Voillot, Rémy Charest, Dominique Fortier et d'autres).

Rawi Hage, Montréalais d'origine libanaise, appartient à cette première « génération » des auteurs d'Alto ayant permis à la maison de se créer une niche particulière et non contestée jusqu'à maintenant : celle d'agir, entre autres, comme une courroie de transmission entre les lecteurs anglophones et francophones du Canada contemporain. Hage, auteur phare de la maison ? Sans conteste, dans la mesure où il est rapidement devenu l'exemple parfait d'un passage réussi entre la culture canadienne au sens large et le milieu littéraire du Québec, que d'aucuns aimeraient croire autarcique, et que d'autres aimeraient croire chauvin.

Il n'est donc pas étonnant que la sortie récente de *Carnaval* (traduction de *Carnival*, House of Anansi Press, 2012), son troisième livre, ait été accompagnée d'une certaine fanfare médiatique. Plusieurs entrevues et critiques sont venues ponctuer l'événement, certaines criant au génie, d'autres se montrant plus modérées, l'ensemble confirmant toutefois l'importance de Hage dans notre petit monde des lettres. À la fois d'ailleurs et d'ici, capable de parler aussi bien de Montréal que de Beyrouth et de New York — en les faisant coïncider sur les pages de sa fiction —, Hage représente bien les préoccupations actuelles de notre société, ses tensions et ses aspirations, son ouverture sur le monde autant que son repli identitaire. Bien sûr, dans cette perspective, il aurait été absurde de le traduire en France, où l'on peine à comprendre certaines spécificités nord-américaines. La leçon a bien été apprise avec les romans de Mordecai Richler, et c'est donc à Dominique

Fortier, elle-même romancière aguerrie, qu'on doit la traduction de *Carnaval*.

Poussant jusqu'au bout la logique de l'internationalisme et de la rencontre entre les cultures, les Éditions Alto ont décidé d'imprimer sur la quatrième de couverture un extrait de critique, pratique peu courante chez les éditeurs francophones. La phrase promotionnelle, tirée d'un article du *Toronto Life*, est courte et « punchée » : « *Imaginez Camus réécrivant Taxi Driver* ». Je ne voudrais pas m'éterniser indûment sur le sujet, somme toute trivial, mais il va sans dire qu'il s'agit là d'une *orientation* de lecture qui met la barre très haute. Dans cette courte phrase, on retrouve non seulement un appel à l'auteur de *L'étranger*, mais également à l'œuvre cinématographique de Martin Scorsese et à son acteur fétiche Robert De Niro (dont le nom même avait été utilisé par Hage dans le titre de son premier roman, en référence à la scène de roulette russe d'un autre classique du cinéma américain, *The Deer Hunter*). Disons simplement que cela place le roman dans une certaine lumière.

Ainsi, grâce ou à cause de l'éditeur et d'un critique un peu trop enthousiaste, c'est sous l'égide de ces trois figures quasi mythiques que le lecteur pénètre dans le monde de *Carnaval*, dont la trame se déroule effectivement dans le monde nocturne, glauque et étrange des chauffeurs de taxi. On y fait la rencontre de Fly, qui prend les rênes de la narration en nous racontant la façon dont il passe ses journées et ses soirées, les rencontres qu'il fait avec la faune bigarrée qui peuple une ville sans nom dont il connaît tous les recoins les plus obscurs. Il nous explique d'abord qu'il existe deux espèces de chauffeurs, les araignées et les mouches, les premières attendant les appels du répartiteur, les secondes roulant sans fin dans la nuit, sillonnant les rues et s'arrêtant pour embarquer des clients. Fly est, comme son surnom l'indique bien, une mouche : ce n'est pas lui qui passera la nuit au restaurant à s'empiffrer et à attendre. Lui préfère l'action, et c'est dans son taxi qu'il fera des rencontres déterminantes qui changeront sa vie et certaines de ses opinions.

Construisant son récit sous forme de fragments plus ou moins chronologiques, présentant des personnages, les faisant réapparaître au gré de ses humeurs et de ses trajets, Fly nous raconte en filigrane sa jeunesse passée dans un cirque, la disparition de son père suivie de la mort de sa mère, sa rencontre salvatrice avec les mots et la littérature, avec laquelle il entretient depuis une relation très particulière.

Dans un style baroque, verbeux et excité, qui a très peu à voir avec la violence mal contenue du Travis Bickle de Scorsese, et encore moins avec la retenue de Camus, Fly déverse son monologue et se plaît à mélanger le beau et le laid, le haut et le bas, le grand art et la masturbation intellectuelle, la grande littérature et la masturbation tout court. C'est que dans cette ville anonyme, qui ressemble parfois à Montréal, d'autres fois à Rio de Janeiro ou à Las Vegas, le carnaval bat son plein et l'ambiance est particulièrement surchauffée.

Il ne fait pas souvent jour dans ces lieux décrits par Fly. Traversé de part en part par une fascination pour l'envers du décor, l'inversion des rôles traditionnels, le sacrilège et la profanation, le roman de Hage ne fait pas dans la dentelle. Ce n'est pas pour rien que le roman débute avec une citation de Mikhaïl Bakhtine portant sur l'œuvre de Rabelais et se termine sur une série de meurtres non résolus impliquant des chauffeurs de taxi. En effet, à la manière d'une série de variations sur le thème du grotesque, *Carnaval* s'intéresse moins à faire le portrait d'un métier qui comporte son lot de risques qu'à décrire les péripéties d'un être imaginaire au possible, lequel nous délivre sa philosophie à travers la lorgnette de ses obsessions. Sur les quelque 400 pages du livre, peu de place est laissée à la banalité du quotidien ou à la simple évocation de l'ennui et des longues heures passées à ne rien faire. Là n'est pas le propos : dans le monde de Fly, le client est un être bizarre, potentiellement dangereux, qui a une histoire à raconter, il ne s'agit que de lui donner la parole (mais sans jamais lui faire confiance, meurtrier potentiel). Et dans ce maelström de mots, le lecteur perd le fil du temps, s'engage dans le labyrinthe obscur de la rhétorique, comme s'il avait passé une longue nuit blanche avec Fly.

Mais à force de l'écouter déblatérer, à force de lire ses commentaires désobligeants, ses jugements péremptaires, et ses phrases alambiquées, on finit par se lasser. Le problème principal de *Carnaval*, à mon sens, tient à son éparpillement, ainsi qu'à son incapacité à faire oublier son manque de structure. C'est qu'en explorant l'idée bakhtinienne du carnaval médiéval et en l'adaptant au monde contemporain, Hage cherche surtout à choquer son lecteur, mais vise mal : à trop vouloir présenter le côté « *freak* » de l'humain, il surjoue ses effets en édulcorant le propos.

Certains courts passages sont pourtant éblouissants de lucidité politique, sociale, et on en vient à se demander pourquoi ils occupent si peu d'espace. Par exemple, lorsque Fly évoque le départ mystérieux de son père, spécialiste des tapis volants au cirque, et explique que celui-ci a un jour été approché par un homme barbu qui lui a dit que les tapis étaient faits pour prier et non pour voler, on touche à quelque chose d'essentiel à propos de l'intégrisme. Malheureusement, Fly se contente d'évoquer cet épisode, retombant aussitôt dans ses palabres et ses envolées lyriques et lugubres. C'est ainsi qu'au lieu d'une profonde interrogation sur la violence et le fanatisme religieux (en arrière-plan, mal développée), on se retrouve avec une étrange réflexion sur l'équivalence entre la jouissance du texte (celle du lecteur) et la jouissance réelle (celle de l'onaniste).

En présentant Fly se masturbant dans sa chambre tout en se fantasmant héros des grandes œuvres, Hage offre certes un accès sans fard à la psyché de son personnage qui se positionne à la fois en admirateur et en profanateur de la littérature, mais il est loin d'énoncer une idée nouvelle et s'approche malheureusement plus du cliché sur le pouvoir et l'impuissance de la littérature. Il va même jusqu'à mettre en abyme le cœur architectonique de son roman, alors que Fly discute avec une cliente : « *D'abord, on a parlé de livres, parce qu'elle avait vu un bouquin sur le tableau de bord de ma voiture. Je pense que je lisais Jean Genet à l'époque, Notre-Dame-des-Fleurs. Et quand elle l'a aperçu, ses yeux se sont mis à briller. Un lecteur, elle a dit, et elle a souri. / Sally a saisi le livre pour le feuilleter et a dit : Écoute, je n'ai rien contre la masturbation, mais tu ne crois pas que c'est un peu abusif dans ce roman ? / Qu'y a-t-il d'autre à faire quand tu as l'esprit libre et que tu es confiné à un petit monde de geôliers et de murs ? j'ai demandé. Qu'y a-t-il d'autre à faire que d'évoquer le monde, de te masturber sous le nez de ton geôlier, de briser ses clefs et de rompre ses chaînes ? »*

Certes, il s'agit là d'un impressionnant tour de passe-passe littéraire, mais qui ne dépasse pas au final le simple axiome : la vie est laide, les mauvais livres tentent malhonnêtement de l'embellir, il faut donc montrer, sans complaisance, l'engeance qui nous entoure (et se purifier par l'onanisme). Et c'est bien là que réside toute la tristesse de ce livre qui exploite la notion bakhtinienne de carnavalesque, mais néglige celle, peut-être plus probante, de dialogisme. S'inscrivant explicitement dans une tradition du monologue misanthropique (remontant à Dostoïevski et ses *Carnets de sous-sol* et auquel l'Autrichien Thomas Bernhard a donné ses lettres de noblesse), *Carnaval* en arrive à confondre le courage de dire la vérité sur le monde et la puérité de sombrer dans un nihilisme et une vulgarité faciles. Au bout du compte, malgré son éloquence et son érudition, il manque à Fly, en tant que narrateur, cette *vision du monde* si envahissante qui rend fascinants les personnages de Dostoïevski et de Bernhard.

Rawi Hage, avec *Carnaval*, s'intéresse à la lie de l'humanité, à ce qu'elle a de plus crasse et de plus noir. À travers la logorrhée de son personnage insomniaque, il s'enfoncé dans la vase et multiplie les procédés provocateurs afin de nous faire réagir et de soulever, sinon notre intérêt, du moins notre indignation. Sans doute a-t-il voulu montrer le monstre en chacun de nous, évoluant dans un monde fantasmatique et sombre où le cirque, l'arène et les rues de la ville se confondent, mais il n'est malheureusement pas arrivé à faire s'envoler le tapis magique qu'il nous avait promis. ─

1. On sent par ailleurs dans la traduction de Fortier une certaine hésitation entre les niveaux de langage et les registres qui transparait parfois et qui montre bien que le débat sur l'identité linguistique de la langue québécoise n'est pas réglé. Ainsi, on retrouve aussi bien de l'argot parisien, comme « putain » ou « enfoiré », que des « *fuck* » et des « *man* » laissés en anglais, qui sonnent extrêmement québécois. « Yogourt » et « yaourt » sont utilisés à des endroits différents pour désigner la même chose.

2. Je ne suis pas le premier à souligner l'incongruité de cette courte phrase, qui provient d'un entrefilet sans auteur du *Toronto Life*. En effet, Allan Massie, du journal écossais *The Scotsman*, écrivait en août 2013 qu'il s'agissait là d'une forme d'audace et de stupidité mêlées que de comparer le style de Hage à celui de Camus. En ligne : <http://www.scotsman.com/lifestyle/books/book-review-carnival-by-rawi-hage-1-3041588> [page consultée le 21 janvier 2014.]